

Marilyn,
les amours de sa vie
Michel Schneider



try to remember what you Dear Lee & Paula,
on down that ~~at~~ sit gasps
same"
d the same memories arambante "the New York Hospital. ^{particuliere de}
like to forget - like arvingade the case of two white doctors
k.
then help me - if Dr. Kra ~~was~~ should not be my doctors.
you I am alright - you
sure her I am not
t belong to
you haven't heard from me be
I'm loaded up with all these poor
It would. I'm sure to send sep

« Les Amours de sa vie » est une collection qui lie une personnalité du monde des arts, du sport, de l'histoire à une grande plume, à un écrivain hanté par la légende de cette icône jusqu'à s'y confondre. Les mots de l'intime, mêlés à des lettres, des écrits, des photos, pour éclairer les passions d'une existence hors du commun.

« Marilyn est mon miroir. Je l'écoute, la regarde vivre et mourir et je dis : "Moi, Marilyn." »

Ce qui m'a fait découvrir Marilyn — devrais-je écrire : ma Marilyn — ce n'est ni son corps aux courbes douces et puissantes, ni son visage tout de tendresse et d'innocence, ce sont ses mots.

Aussi, dans cet abécédaire personnel, portrait d'une image brisée, j'essaierai de donner non pas la vérité de Marilyn Monroe, mais seulement d'éclairer d'un faisceau neuf ses vérités telles qu'elle les exprima en mots et en maux, au cours de sa vie amoureuse et sexuelle.

Dans notre temps sans pitié, elle nous parle d'amour. La leçon de Marilyn : non seulement on meurt de ne pas être aimé, mais on n'est pas vivant si l'on n'aime pas.

Michel Schneider

Psychanalyste et écrivain, Michel Schneider est l'auteur, notamment chez Grasset, de *Morts imaginaires* (2003, prix Médicis de l'essai) et de *Marilyn, dernières séances* (2006, prix Interallié). Il a consacré à l'actrice une émission de radio, « Les Grandes traversées / Moi, Marilyn » sur France Culture et un film documentaire avec Patrick Jeudy adapté de son livre *Marilyn, dernières séances*.

ISBN : 978-2-493816-08-5



9 782493 816085

Prix : 24,90 €

Photo de couverture

© Eve Arnold/Magnum Photos

Conception graphique : Primo&Primo

NA
MI

Marilyn,
les amours de sa vie
Michel Schneider

« Les amours de sa vie »
une collection dirigée par Alain Ammar

*Les hommes souvent veulent aimer,
et ne sauraient y réussir ;
ils cherchent leur défaite sans pouvoir
la rencontrer.*

*Les amours meurent par le dégoût,
et l'oubli les enterre.*

La Bruyère, *Caractères*. « Du cœur. »

Moi, Marilyn Monroe

Qui était Marilyn Monroe ? Une femme, La Femme, une fille sans mère, une mère sans fille, une actrice, une chanteuse, un fantôme, un fantôme, un nom, un prénom, une starlette métamorphosée en bombe sexuelle, une enfant abandonnée, une idole, une figure mythique, une martyre, une nomade, une déesse, une maîtresse de maison, une icône profane sur papier glacé, une princesse trop et mal aimée, une alcoolique bourrée de barbituriques que son psychiatre qualifiait de schizophrène *borderline*, une garce faiseuse d'histoires, une ombre noire, une lumière aveuglante, une voluptueuse innocente, un personnage de tragédie comme Cléopâtre, Didon, Phèdre, Iseult... des femmes mourant de trop aimer ?

Est-elle plus désirable maintenant qu'elle est morte ? Ces mystères n'ont pas fini de faire couler de l'encre et des larmes.

Soixante ans après sa mort mystérieuse, le 5 août 1962, la légende de la plus grande icône féminine d'Hollywood est plus vivace que jamais. Au ciel des stars éteintes, elle continue à briller de sa lumière unique, et un astéroïde (3768 *Monroe*), découvert par un astronome japonais, a même été baptisé en son hommage.

Pourquoi cette permanence, presque cette éternité ? Le secret de sa présence après tant de temps ? Ses mariages ? Tous ratés. Ses amours ? Jamais heureux, chantait Aragon. Ses succès cinématographiques ? Aucun Oscar et peu de récompenses. À peine, en 1959, un Golden Globe de la meilleure actrice comique pour sa performance dans *Certains l'aiment chaud*. Sa vie brève et tragique, sa passion pour la psychanalyse, son errance entre sexe et

drogues, amour et solitude l'ayant conduite à une mort prématurée ? Son suicide ? « Probable » déclara le coroner. Son assassinat, considéré comme fait historique par nombre de complottistes, thèse alimentant des centaines de livres ? Pas seulement. À travers tout cela, un fil rouge. La recherche du bonheur. « Tous les hommes recherchent d'être heureux, écrivait Pascal. Cela est sans exception, quelques différents moyens qu'ils y emploient. Ils tendent tous à ce but. La volonté [ne] fait jamais la moindre démarche que vers cet objet. C'est le motif de toutes les actions de tous les hommes. Jusqu'à ceux qui vont se pendre. » Marilyn ne s'est pas pendue. Elle s'est probablement tuée, lentement, puis d'un seul coup un samedi soir de blues et de musiques tristes. Maldonne, comme moyen d'être heureuse, elle avait choisi le sexe. Elle le paya de sa vie passée à attendre l'amour.

Et nous ? En 2022 comme hier, Marilyn est une sorte de miroir. Elle nous parle de nous. De notre innocence, de notre cruauté. De ce que nous sommes : éperdus du désir d'être reconnus et consolés. Art, drogue, pouvoir, divertissement, sexe, elle nous parle de tout ce que nous faisons pour ne pas être ce que nous serons au bout de la nuit : solitaires et inconsolés. Elle nous parle en silence, et c'est cette vie bégayante, toujours au bord des mots pour se dire, qui nous la rend si proche.

Et pourquoi moi ?

Qu'est-ce qui me pousse aujourd'hui encore vers elle, longtemps après avoir écrit un roman (*Marilyn dernières séances*, 2006), noirci nombre de pages où j'évoquais ses traces, enregistré tant d'émissions de radio ou signé des scénarios pour des films documentaires ? Nostalgie de mes années de jeunesse où j'allais la voir dans *Rivière sans retour* (1954) ou *Sept ans de réflexion* (1955) ? Survie en moi de ce jeune homme de dix-huit

ans plein de désirs et de rêves de femmes que j'étais lorsqu'elle mourut ? Fantômes sexuels de l'homme adulte attiré par sa figure érotique provocante ? Fascination du psychanalyste que je suis et qui n'aurait pas aimé avoir à traiter un cas aussi lourd de peur d'être entraîné avec elle dans ce qu'on appelle une « folie à deux » ? Identification pathétique à une célébrité morte toute seule ? Je ne suis pourtant ni célèbre ni seul. C'est plus simple. Je la vois. Je la revois comme si je l'avais connue. Douceur et amertume, innocence enfantine et sexualité crue, tristesse et beauté, joie et angoisse, Marilyn marche comme Holly Golightly, le personnage de *Petit déjeuner chez Tiffany* (1958) de Truman Capote, rôle qu'elle aurait tant voulu jouer au cinéma et qui fut donné à son opposée, Audrey Hepburn. Elle marche comme une funambule au-dessus du cirque de Manhattan. Je la vois, perdue dans ce gris de métal de New York qui vous coupe de votre semblable, flottant entre apparition et disparition. Elle me parle. Je l'écoute. Ses phrases hésitantes, si intelligentes. « J'ai toujours pensé que je n'étais personne. Et la seule façon pour moi de devenir quelqu'un... eh bien ! C'est d'être quelqu'un d'autre... J'ai l'impression que tout ce qui m'arrive concerne quelqu'un d'autre, à côté de moi. Je suis tout près, je sens ce qui se passe, j'entends, mais ce n'est pas vraiment moi... »

Ces autres phrases que je lui prête dans mon roman : « “Je reviens”, c'est ma devise. Mes voyages sont toujours les mêmes. Peu importe où je vais et pourquoi j'y vais, à la fin, je n'ai jamais rien vu. Être actrice de cinéma, c'est comme vivre sur un manège. Tu voyages, mais sur le manège, et partout, les gens du coin, tu ne les connais pas, tu ne les vois pas. Tu ne vois pas au-delà du décor. Juste les mêmes agents, les mêmes inter-



viewers, les mêmes images de toi. Les jours, les mots, les visages semblent ne passer que pour revenir encore. Comme dans ces rêves où on se dit : j'ai déjà rêvé ça. C'est sûrement pour ça que j'ai voulu être actrice, pour *tourner*, justement, mais sur place, en revenant toujours au même endroit. Le cinéma est un manège pour enfants. » Elle me parle d'elle comme ces lignes de Pascal qui me hantent depuis mon adolescence et que j'ai retrouvées dans les lectures de Marilyn : « Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que le monde, ni que moi-même ; je suis dans une ignorance terrible de toutes choses ; je ne sais ce que c'est que mon corps, que mes sens, que mon âme et cette partie même de moi qui pense ce que je dis, qui fait réflexion sur tout et sur elle-même, et ne se connaît non plus que le reste ».



Michel Schneider chez lui parcourant un essai sur Marilyn.

Connaissez-vous beaucoup d'actrices qui recopiaient dans un carnet des phrases de Pascal ? Pensez donc : Blaise Pascal à Hollywood...

Tout cela est-ce d'elle ou de moi ? Dirais-je, comme on le fait dire à Flaubert à propos de son Emma Bovary : « Marilyn, c'est moi ? » Quand j'ai publié *Marilyn dernières séances*, j'ai cru avoir écrit le portrait de ma mère, de sa vie tragique. Il fallut la lecture profonde d'un ami écrivain pour m'ouvrir les yeux et me dire : « Mais regarde, Marilyn, c'est toi. » Marilyn est mon miroir. Ses phrases, je ne sais plus si elle les a dites ou si c'est moi qui les lui ai fait dire dans un roman.

Je l'écoute, la regarde vivre et mourir, et je dis : « Moi, Marilyn ». Voilà une phrase qu'elle aurait eu beaucoup de mal à dire. Ce qu'elle dit sous la forme extrême de la dépersonnalisation nous concerne tous dans les moments où nous ne savons plus trop qui en nous dit « je » ou « moi ».

Pourtant, comme Odette de Crécy pour Swann, quand j'ai rencontré Marilyn, elle n'était pas mon genre. Pour paraphraser Aragon (« J'aimais déjà les étrangères lorsque j'étais un petit enfant »), je pourrais dire : « J'aimais déjà les actrices étranges (et étrangères) lorsque j'étais un adolescent cinéphile. »

Mais je n'aimais que les brunes et elle était blonde. Mes actrices : Ava Gardner, Gene Tierney, Jennifer Jones, Barbara Stanwyck qui me rappelait ma mère, avec cette même teinte de dureté, de cruauté, cette part de masculinité qui les rendait fatales. Attraction du phallus, disait Lacan.

Aux Marilyn Monroe et autres Jane Mansfield, interchangeables poupées roses et pulpeuses, féminines à l'excès, je préférais la filiforme et auburn Audrey Hepburn ou la nocturne, inquiétante et étrange rousse Kim Novak. Toutes les autres



Rare photo de Marilyn (vers 1946) qui s'appelle encore Norman Jeane Dougherty, dédiée à sa demi-soeur Bernice Miracle.

fêlées, dures, cruelles, mystérieuses, alcooliques ou nymphomanes que l'on devinait derrière l'écran. Sombres. Souvent au bord de la folie, mais pas la même que celle de Marilyn : une folie de femmes, pas d'enfant perdue. Leurs yeux vous tuent. L'enfer commence avec elles.

Ce qui m'a fait découvrir Marilyn — devrais-je écrire : *ma Marilyn* — ce n'est ni son corps aux courbes douces et puissantes ni son visage tout de tendresse et d'innocence, ce sont ses mots, à l'occasion d'un film d'Élisabeth Kapnist sur la psychanalyse à Hollywood dont j'étais le scénariste, *Un Écran nommé désir* (2006). Derrière Marilyn Monroe, la ravissante blonde idiote (*dumb blonde*) qui savait jouer très intelligemment de sa feinte bêtise dans des films comme *Les Hommes préfèrent les blondes*, *Le Milliardaire* ou *Sept ans de réflexion*, j'ai découvert une Marilyn aux cheveux châtain ou bruns-roux, mélancolique, plus proche de Saturne que du soleil.

Marlon Brando, à sa mort, déclara : « Personne ne pouvait comprendre comment une fille qui a le succès, la gloire, la jeunesse, l'argent, la beauté, peut-elle se tuer elle-même, personne ne pouvait comprendre cela car ce sont des choses que tout le monde veut, et les gens ne peuvent pas croire que la vie n'était pas importante pour Marilyn Monroe, que sa vie était ailleurs. » Où, ailleurs ? Parmi les mots, les livres, la littérature. Un seul exemple : lors du tournage de *Nid d'amour* (1951), on la voit lire Proust.

J'ai découvert peu à peu une actrice très intelligente, éprise de littérature, de poésie, d'idées... et de psychanalyse. Comme moi. J'ai même constaté un jour, très tard dans ma vie, que

j'avais une écriture manuscrite très semblable à la sienne ; penchée, heurtée, flottante. Quand je lus les *Fragments, écrits intimes, lettres* écrits entre 1943 et 1962 et publiés en 2010, elle me plongea dans un autre ravissement que celui des images, celui du vertige des mots par lesquels elle conjurait la fatalité de sa beauté. J'ai lu entre les lignes des innombrables biographies qui abordent très peu cet aspect, qu'elle était une femme non pas cultivée mais se cultivant sans cesse, une femme de mots, de livres, autant sinon plus, en tout cas plus secrètement, qu'une femme. Le langage était peut-être son seul amour.

Aussi, dans les pages qui suivent, portrait d'une image brisée, j'essaierai de donner non pas la vérité de Marilyn Monroe mais seulement d'éclairer d'un faisceau neuf *ses* vérités — telles qu'elle les exprima en mots et en maux, au cours de sa vie amoureuse et sexuelle (pour elle, l'une et l'autre ont rarement coïncidé) — qui la projettent sur l'écran de mes fantasmes. Cet éclairage se résume en un nom : amour. Celui qu'elle ressentait pour certains êtres, et pour les animaux. Celui qu'elle inspira à quelques-uns. Celui que je lui porte à travers le temps.

Dans les entrées de cet abécédaire que je consacre à ses amours et à ses désamours, je lui laisserai le plus possible la parole. Une sorte de *Marilyn par Marilyn*. Je me bornerai le plus possible à l'écouter, mais ce sera ma voix qu'on lira et entendra. Avec les légendes, comment être sûr qu'elle a prononcé les phrases rapportées ensuite par des témoins plus ou moins fiables ? Je prends le parti de la fiction. La mienne.

Parfois, on interroge les écrivains : « Vous croisez Marilyn Monroe dans l'ascenseur et elle vous demande : “Quel genre d'homme êtes-vous ?” » Ma réponse ? Un type qui sait écouter,

mais ne sait pas ce qu'il entend. Rien que la voix, peut-être. La voix de l'amour.

Marilyn, tu chantaient : *I Wanna Be Loved By You*. Fallait pas mourir pour ça. Je sais bien que dans notre monde comme dans le tien et, de moins en moins sans doute, « l'amour n'est pas aimé ». Ce cri de tristesse est souvent attribué à saint François d'Assise, mais Thomas de Celano nous dit seulement qu'il répétait souvent : « *Amor amandus est* » (« Il faut aimer l'Amour »). C'est la leçon de Marilyn. Aimer l'amour dans ces trois composantes que distinguait Platon : *Éros*, *Philia* et *Agapè*. Aujourd'hui, le désir physique disparaît dans les générations *no sex* et sous les coups du néo-féminisme puritain. L'amitié entre les êtres sombre dans l'égoïsme du chacun pour soi et du Dieu pour personne. Le monde de la beauté désintéressée et des idées partagées fait place à la laideur d'affrontements de tous contre tous. Dans notre temps sans pitié, elle nous parle d'amour. La leçon de Marilyn : non seulement on meurt de ne pas être aimée mais on n'est pas vivant si l'on n'aime pas. Le 5 août 1962, est-ce Norma Jeane qui a tué Marilyn Monroe, ou l'inverse ?

Comme elle, né sous le signe des Gémeaux, je suis moi-même double et elle est mon double. Je ne crois pas à la numérologie, mais je remarque que lorsque je suis né, elle avait dix-huit ans et qu'à sa mort en 1962, j'avais dix-huit ans. Marilyn, mon double.

Je me suis toujours demandé pourquoi en français on disait *amant* et non *aimant*. J'entends toujours ce nom comme ouvert sur une sorte de *a* privatif. Je n'aime pas être désigné comme *amant*, mais préfère pourtant ce nom à *amoureux*, qui vous en met plein la bouche, lâchant une saveur douce et vaguement écœurante. Pas d'amour entre *amants* ? L'amour est toujours manque d'amour et amour du manque : « Tu me manques », dit la langue française. « *I miss you* », dit l'anglais. Les deux ont raison. Aimer, c'est mettre l'autre à la place du manque et être mis par lui à cette même place.

Marilyn fut une très grande consommatrice d'hommes. Mais l'amour, la passion amoureuse, le plaisir des sens et le désir semblent absents de ses rencontres. Pas davantage cet attachement ordinaire qui se nourrit de conversations avec l'aimé. Aucune jalousie non plus vis-à-vis de ses *amants* ni de stratégie de séduction. Comme si l'objet, comme on dit en psychanalyse et dans les tragédies classiques chez Racine ou Corneille (« *ob-jet* » veut dire ce qui est posé en face de vous et qui n'est pas vous, pas non plus votre chose, l'objet est toujours celui qu'on peut perdre), comme si cet objet n'existait pas. Son attachement sexuel et amoureux à l'autre n'est pas

celui entre un sujet et un objet qui reste toujours aussi un sujet. Soit elle est dans une relation fusionnelle avec l'autre, et s'offre alors comme objet au sens le plus commun du terme, une chose qu'on peut posséder, consommer pour faire taire en elle, ne serait-ce qu'un bref instant, le malaise identitaire diffus et indicible qui l'habite et l'étouffe. Soit elle se sent rejetée. Elle n'est plus rien, elle est réduite à un objet-déchet, se laissant aspirer dans un abîme, et s'enfonçant de façon masochiste du côté de l'abject, comme dans les scènes sordides au Chalet 52 du casino Cal-Neva Lodge, au cours desquelles elle fut photographiée pendant son viol par des mafiosi sous l'œil de Frank Sinatra.

Ses formes généreuses et sa poitrine pulpeuse sont aujourd'hui encore objets de fantasmes, comme elles le furent de son vivant de la part de nombreux hommes de cinéma, acteurs, producteurs, réalisateurs, scénaristes. Mais ce qui plaisait aussi chez Marilyn, au moins dans les débuts de leurs relations, c'était son image de jeune femme traînant une âme en perdition. Fragile, bouleversée, rongée par la détresse, les hommes fuyaient ensuite son insatiable besoin d'amour, effrayés par sa pathologie presque bipolaire.

Ses types d'hommes : des hommes de pouvoir (producteurs, hommes politiques...), des acteurs célèbres comme Paul Newman ou Marlon Brando. Mais aussi des écrivains, comme son troisième mari, Arthur Miller, ou des sportifs, version *italian lover* : Joe DiMaggio, champion de baseball célébrissime. Sa quête ? Née sans connaître son père, elle a longtemps cherché à retrouver celui-ci au travers des hommes qu'elle séduisait. Martin Edward Mortensen est le nom de l'un des hommes qui auraient pu être le père de Norma Jeane Baker. Il épousa Gladys Baker en octobre 1924 et demanda le divorce un an

après la naissance de Norma Jeane, le 1^{er} juin 1926 à la maternité du Los Angeles General Hospital. Sur l'acte de naissance, le père est mentionné comme Edward Mortensen, résidence inconnue. Dans les certificats de mariage avec Joe DiMaggio, puis avec Arthur Miller, Marilyn mentionne comme nom du père Edward Mortensen.

Dans la liste des amants (et amantes) auxquels elle s'est prêtée ou qu'on lui prête : Paul Newman / Robert Wagner / Peter Lawford / Porfirio Rubirosa / Dean Martin / Mickey Rooney / Jeanne Carmen / Eddie Fisher / Jim Dougherty / Darryl F. Zanuck (1946) / George Jessel (1948) / Joseph Schenck (1948) / Milton Berle (1948) / Natasha Lytess (1949) / Tony Curtis (1949-1950) / Milton Greene (1949) / George Sanders (1950) / Elia Kazan (1951) / Joe DiMaggio (1952-1954) / Robert Mitchum (1954) / Joan Crawford (1954) / Arthur Miller (1956-1961) / Marlon Brando (1955-1962) / Yul Brynner (1957) / Franck Sinatra (1959-1961) / Yves Montand (1960) / John F. Kennedy (1961-1962) / Robert Kennedy (1962).

Johnny Hyde, agent puissant à Hollywood, est probablement l'un des rares amants que Marilyn aima. Elia Kazan raconte un dîner chez Chasen, restaurant huppé d'Hollywood : « À côté de Hyde se trouvait sa compagne dévouée, une jeune femme aux cheveux clairs, ni blonds ni platinés comme ils le seraient plus tard, mais d'un beau châtain clair naturel. Elle avait la beauté classique de la jeune provinciale américaine, et quand elle regardait Johnny, c'était avec l'expression d'une starlette hébétée qui voue une admiration sans mélange à son protecteur. À l'évidence, elle vivait sous son aile dans la dévotion. De temps en temps, il passait la main sous la table dans sa direction. On me la présenta mais je ne

FINAL **5c**

WEATHER: Fair and milder. Highest temperatures in the 50s.

New York Mirror

SATURDAY, NOVEMBER 12, 1960



MARILYN, MILLER ALL WASHED UP

STORY ON PAGE 3



4-Yr. Hitch Off

It's finis for the four-year "perfect marriage" of Marilyn Monroe and Arthur Miller (above). They were mutually bored, according to Hollywood correspondent Sheilah Graham, and would have broken up even if she hadn't met French film star Yves Montand, with whom she is chummy at recent party. She'll file for divorce.

(Other photos, Page 3; Center Fold)

©1961 Pearson



pris pas la peine de retenir son nom. » La vénération de Marilyn pour Hyde, comme pour les autres hommes qui se sont succédé dans sa vie, n'était pas dictée par l'intérêt mais par l'attachement sincère. Cette relation se termina tragiquement pour Marilyn. Johnny n'avait plus longtemps à vivre. Sa famille vouait une haine farouche à Marilyn qui se trouvait avec lui dans ses derniers instants. Elle fut écartée de la cérémonie funéraire. Mais la nuit précédente, alors qu'il était veillé par certains membres de sa famille, elle se servit de ses clés pour pénétrer dans la maison. Les bougies avaient baissé. Marilyn était grimpée sur le lit et s'était allongée sur Johnny. Elle était restée là, amoureuse, silencieuse et immobile jusqu'à ce que les membres de la famille commencent à remuer. Alors, elle s'était glissée hors du lit, à nouveau seule au monde.

Un jour, son dernier psychanalyste, Ralph Greenon, lui demande :

« À qui appartenez-vous ?

— J'appartiens à ceux qui veulent me prendre. Aux hommes, aux producteurs, au public. Vous savez, tout le monde m'a pris un morceau d'image pour le changer : Grace McKee mes cheveux, Fred Karger mes dents, Johnny Hyde mon nez et mes joues, Ben Lyon mon nom... Et j'adorais ça. Vous n'imaginez pas ! Ma plus grande jouissance, ça a été l'hiver 1954 : mon apparition en Corée chantant devant 17 000 hommes. J'ai commencé la tournée devant des blessés, puis devant la 45^e division. Dix représentations sous la neige et des températures en dessous de zéro, vêtue d'une mini robe moulante pourpre à paillettes sans rien dessous. Des GI complètement fous, en manque de femmes depuis des mois, me mangeant de loin, morceau par morceau. »

Les hommes ? Marilyn n'en avait pas une très haute idée. « Les pires, les moins satisfaisants sont ceux qui sont fiers d'eux-mêmes et de leur virilité et considèrent le sexe comme si c'était une forme d'athlétisme dans laquelle il s'agit de remporter la coupe. En fait, c'est l'esprit de la femme, ce qu'elle ressent, ce qu'elle pense qu'un homme doit stimuler s'il veut rendre le sexe intéressant pour elle. L'amant véritable est celui qui vous donne le frisson juste en effleurant votre tête ou en souriant en vous regardant vous-même ou en regardant autour de vous. » Pour les hommes, c'était aussi difficile. Aller au lit avec Marilyn, ce n'était pas aller au lit avec une femme, mais avec une institution. Il y avait là quelque chose d'un peu insupportable ou même d'effrayant pour l'amant. S'agissant de sa vie sexuelle, peut-être faut-il s'en tenir au commentaire du grand photographe Sam Shaw : « Si Marilyn avait couché avec tous les hommes qui le prétendent, elle n'aurait jamais eu le temps de faire le moindre film. »



Qui aime-t-elle ? Tout le monde. Elle ne détestait personne. Souvent une colère, une violence contre la bêtise et la laideur, jamais de haine ou de mépris. Marilyn voulut que le dernier entretien avant sa mort se terminât ainsi : « Ce que je voudrais vraiment dire, ce que je crois vraiment, c'est que la chose qui manque le plus au monde, c'est l'amitié, la solidarité. Tout le monde : les stars, les travailleurs, les Noirs, les Juifs, les Arabes, nous sommes tous des frères. Je vous en prie, prenez ça au sérieux, je veux vraiment que l'entretien se termine là-dessus. » Ce ne fut pas le cas.

De qui pouvait-elle dire qu'elle était son amie et qu'il ou elle le lui rendait bien ? Comme pour les amants, Marilyn eut plus d'amis après sa mort que de son vivant. La frontière entre les deux n'est pas toujours facile à tracer, comme dans le cas de Marlon Brando ou de Frank Sinatra. Non plus que celle entre la vraie amitié et la flatteuse courtisane que les gens très célèbres, aveuglés par leur narcissisme, ne savent pas toujours distinguer. Lucide cependant, elle disait : « Parfois je pense que les seules personnes qui restent avec moi et m'écoutent vraiment sont celles que je paye ou que je loue, et cela me rend triste. Pourquoi je ne peux pas avoir autour de moi tout le temps des gens qui n'attendent rien de moi ? »

À trente-six ans, elle n'a pas d'homme dans sa vie, ni enfant, ni amis. Elle est pourtant très entourée : une gouvernante, un maquilleur, une secrétaire, un masseur, un comptable, un coach, un coiffeur, une doublure, une assistante, un psychanalyste, un photographe, une attachée de presse. Douze proches comme autant d'apôtres prêts à la trahir. Des amis qui n'en sont pas vraiment. Sa plus grande tragédie fut peut-être d'avoir mis sa confiance trop souvent dans les mauvaises personnes. Ballottée d'une famille d'adoption à l'autre, elle n'a pu établir les liens de confiance assez sécurisés et permanents qui servent de base aux futurs liens amicaux d'un enfant. Elle avait en particulier de grandes difficultés à nouer des relations avec des amies de son âge, toutes les femmes la considérant comme une rivale trop belle. Avec des femmes plus âgées, c'était plus facile mais non sans conflits.

Comme souvent les personnalités caractérisées par des « états-limites », elle pratiquait alternativement l'adulation et la dévalorisation. Arthur Miller résume ainsi le cycle allant de l'estime à l'amitié, puis à l'amour, à la déception et au rejet : « Elle était à ce point incapable de condamner ou même de juger les gens qui lui avaient fait du mal qu'elle acceptait tout jusqu'au moment où l'on devenait une sorte de traître. Elle n'avait aucun moyen d'empêcher la complète perte de confiance dans une personne lorsqu'un seul fil avait été brisé. Son enfance en était la cause bien compréhensible mais cela ne rendait pas les choses plus faciles pour tous ceux qui l'entouraient. » Marilyn, elle, se justifiait ainsi : « Je n'ai jamais rejeté personne en qui j'avais confiance. Mon problème, c'est que je fais trop confiance à trop de gens et je continue de leur faire confiance lorsque des signes apparaissent qu'ils ne le méritent pas. Ça fait beaucoup de déceptions. » Il est vrai que les nombreuses personnes, hommes et

« Ce que je voudrais vraiment dire, ce que je crois vraiment, c'est que la chose qui manque le plus au monde c'est l'amitié, la solidarité. Tout le monde : les stars, les travailleurs, les Noirs, les Juifs, les Arabes, nous sommes tous des frères. Je vous en prie, prenez ça au sérieux, je veux vraiment que l'entretien se termine là-dessus. »

A handwritten signature in white ink, consisting of a stylized, cursive 'W' followed by a long horizontal stroke that tapers to the right.

femmes, avec qui elle entraînait dans des contacts professionnels ou privés, n'étaient pas attirés par Marilyn, la personne, mais par Marilyn le trophée, Marilyn le symbole. Des exceptions parmi les acteurs : Robert Mitchum, Dean Martin, Tom Ewell, Eli Wallach et... Jane Russell.

Ses vrais amis furent plutôt des intellectuels que des gens de cinéma : Arthur Miller, écrivain et auteur dramatique en vue dans les milieux de gauche new-yorkais, et surtout Lee et Paula Strasberg à qui elle portait une véritable dévotion. Il est triste de se dire que ceux qui remplissaient la fonction d'une écoute et d'une empathie, premières formes d'une amitié, furent ses coachs et psychanalystes. Elle commença sa première cure en 1955, et dans les deux dernières années de sa vie, elle avait des séances tous les jours avec Ralph Greenson, son analyste qui était aussi psychiatre.

Moins connus, ses liens avec des photographes comme Eve Arnold et surtout Sam Shaw, que Marilyn rencontra en 1951 et qui resta un fidèle jusqu'à la fin de sa vie. Shaw fut recruté en 1955 par la 20th Century Fox pour accompagner le tournage de *Sept ans de réflexion*. Selon la légende, c'est à lui qu'on doit l'idée de tournage en extérieur à New York de la célèbre scène de la robe soulevée par une bouche d'aération du métro. C'est aussi lui qui a rendu possible la réalisation des *Désaxés* après avoir visité Marilyn à l'hôpital, à la fin de l'été 1957, et convaincu Arthur Miller qu'elle pouvait utiliser ses troubles mentaux pour devenir une excellente actrice dramatique dans un film dont Miller écrivait le scénario à partir d'une de ses nouvelles.

Plus serrés encore, ses liens avec le couple Norman et Hedda Rosten. Marilyn rencontra les Rosten en 1955 à New York où elle s'était installée. Poète et auteur de nouvelles, Norman Rosten

fut présenté à Marilyn par Sam Shaw : « Je voudrais que vous rencontriez une jeune femme et pas une *movie star*. Je l'appelle "l'amie de ma caméra" ». Pendant sa relation secrète avec Arthur Miller, Marilyn rencontrait son futur mari chez les Rosten à Long Island. Norman est l'une des rares personnes à qui Marilyn fit lire sa poésie, et il l'encouragea activement à continuer d'écrire. Hedda accompagna Marilyn à Londres pour le tournage du *Prince et la danseuse* (1957) et elle devint sa confidente et sa secrétaire personnelle. Du fait de son expérience passée dans le secteur psychiatrique et social, elle soutenait Marilyn comme une sorte de thérapeute à domicile. Elle dira d'elle ensuite : « Elle essayait constamment de faire tenir ensemble les morceaux. »

Une scène, chez Greenson. Rosten prend le psychanalyste à part.

« Est-ce qu'elle va s'en sortir ? Est-ce qu'elle progresse ?

— La méthode que j'utilise pour la soigner peut vous paraître étrange, mais je crois fermement que le traitement doit s'adapter au malade, et non l'inverse. Marilyn n'est pas une patiente analytique ; elle a besoin d'une psychothérapie à la fois analytique et qui la soutienne. Je lui ai permis de fréquenter ma famille et de devenir notre amie parce que je sentais qu'elle avait besoin dans sa vie actuelle d'une expérience qui supplée au manque affectif dont elle a souffert depuis l'enfance. Vous pensez peut-être que j'ai transgressé certaines règles, mais si j'ai de la chance dans quelques années, peut-être Marilyn pourra faire une vraie analyse. Elle n'est pas encore prête. Je me sens en droit de vous le dire, parce qu'elle vous considère comme ses meilleurs amis, et parce que quelqu'un doit pouvoir partager un peu mes responsabilités. J'en ai parlé avec elle et c'est elle qui m'a autorisé à vous en parler. »

Quelque temps après, quittant Los Angeles, Hedda Rosten salua Marilyn :

« Tu me manqueras. Prends bien soin de toi. Promets-moi que tu te reposeras avant de commencer le plus dur du film.

Marilyn acquiesça :

— Je suis en bonne forme. Du moins physiquement, sinon mentalement.

Elle rit et se frappa le front :

— Tout est là-dedans. Du moins, c'est ce qu'ils disent. »

Au cours de l'hiver 1960, elle envoie à Norman Rosten ce court poème :

À l'aide. À l'aide. À l'aide.

Je sens que la vie est de plus en plus proche

Alors que ce que je veux c'est mourir.

Les époux Rosten furent du petit nombre de ceux admis aux funérailles de Marilyn qui leur laissa par héritage 5 000 \$ pour l'éducation de leur fille.

Sam Shaw et les Rosten écrivirent ensuite un livre ensemble : *Marilyn Among Friends* (1987). On y apprend qu'avec ses vrais amis, elle pouvait payer de sa personne avec une grande générosité, les couvrant de cadeaux, sorte de compensation comme les mal-aimés en recherchent et restant très proche des enfants de ces ex-maris, longtemps après la faillite du lien avec leurs pères.

De ses amis, les vrais, hélas aussi les faux, elle attendait qu'ils lui donnent un regard à travers lequel elle pouvait s'estimer, s'aimer, mais le sentiment de non-valeur qu'elle avait d'elle-même et sa peur de ne jamais pouvoir rendre ce qu'elle recevait de l'autre firent de ses amitiés des éclipses dans une nuit de solitude.